

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 34

Artikel: [Anecdote]
Autor: Blanvalet, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221233>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dé ti les tenotmobillise, cein que dévessai répandre ao contoû, ao frontièra, ao gâapion que lao desai : Qui vive ?

L'est on mot que vao tot dere, lo bin et lo maû, lo plliési et la cousin, lo selaô et la plliodze, lo frai et lo tsaud, et que coumeincive pé : C. H. Avoué voutra poison dé Caisse hypothécaire, vo z'ite einpacotâ tant qu'ao nari, pardine !

C. H. ! accutâ bin, Monsû Marc à Louis, cein vao dere : *Charrette !* et pû l'est tot ! *Charrette !* fâ ride biaû fronnâ dinse ! *Charrette !* que fâ tsaud sta vèprâ ! *Charrette !* vaitee on niolan ! Fâ se dépatâ dé betâ la capote ! *Charrette* dé piéton qué martsive à gautse qué manquâve d'itre épeçilliâ ! *Charrette* dé sens unique ! mé qué volliâve passâ iquie po allâ baire on verre ao guillon tsi l'ami Ugène ! *Charrette dé charrette !* vaitee onco na dzenellhie que l'a aobliâ sa tite ao bien sa piaûta sù la tserraire ! Aouh ! *charrette* dé vatse qué né volliâ pas budzi ! Vû bin éterti na dzenellhie, mâ, po na vatse, l'est traô-tché ! Faut veri la mécanique !

Et dinse por tot !

Ora, po lo miméro, l'est simpllie assebin. Ti les tenotmobillise l'ant lo moian dé bailli l'ar-deint dé la vaièra ao comptant, po cein que sant bin payi po fère tottâ lao viraie. Nion ne dévessai rein à voutra Caisse, ne ao fabrecant.

Oï ! l'est dinse, onco on iâdzo !

Ion de cliaio saveints, on docteu à bin on apothecairo, l'a trovâ que la meilhâo remido contro ti les crobes, microbes et malebête que fasaint péri les dzeins, l'est tot bounameint la pûffa et la founmâre des tenotmobiles. (L'est la Julie que l'a contâ cein, l'est dan bin veré. Ne fabrequâve pas des dzanlhies à la dzannéc quemet voutron Conteu !)

Adon, ti les gouvernemeints l'ant fé des concôus po bailli lo premi prix à stisse que farâi lo pllié dé kilos dé pûffa et de founmâre po guéri les dzeins. Et les kilos sant marquâ sù la vaièra.

Et l'est les fennés de noutron clube que l'ant zû sti premi prix. Et l'ont bin méréta d'itre dinse à l'honneû ! Kâ les pûurre dévessai passâ totte les démeindze dao tsautemps à corrattâ ein amont et ein avau les tserraire, avoué des lenettes naires et on vilhio tsapi, que sant totte poettes et que resseimbliant à des z'homme.

Amerâ pardine bin mi restâ pé l'hotô à bère dao café ao bin dao thé, ein medzeint dao quegnû et ein batolhieint avoué la vesena.

Mâ, l'est todzo dao mimo ! Les boune dzein sant todzo tsecagnî pé lé crouie leinga ! oi ! vo z'oude bin, Monsû Marc à Louis ! pé lé crouie leinga !

Et vo z'ites pardine dé la mime beinda stisse que l'ant decida d'einbardoffliâ tottâ les tserraire avoué dao gouderon po fère lo concoû dé pûffa onco pllié defecilo. Mâ n'a rein zû à fère. La falliû bailli des prix adî pi.

Et quand les dzeins oieint : « Vouh ! vouh ! compregnaî bin que n'est pas po bailli des beîets po le cemeti, mâ po lo dere : « Venide quie, tré ti tant que vo z'ites ! amenâ voutré pomons, voutron môo, voutron nâ, voutré ge ! Vaïque lo remido, la santé, la viâ ! Vouh ! Vouh !

Ao nom des T. I. F. dé tsi no et dé l'étrandzi, vo z'einvouhio lo bondzo, à condechon de pllie rein no niézi.

La Présedeinte dao T. I. F. :

Zénobie dé Trinquebâlla.

(Pour copie conforme :

Suzette à Djan-Samuïet.)

EN AVANCE

Affaibli par la maladie

Jean-Louis sans mélancolie

Avait reçu du médecin

L'avis de prendre un peu de vin :

Deux fois par jour dans un petit verre.

A ce régime un peu sévère

Les forces devaient revenir

Et notre malade guérir...

Or, huit jours après, à sa femme,

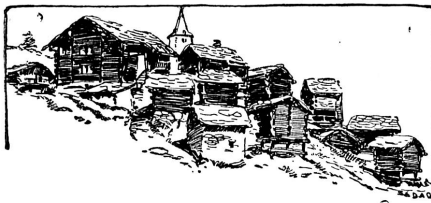
L'Esculape fait : Dites-moi,

Votre mari prend bien, madame,

Son bordeaux, chaque jour deux fois ?

— Oh ! oui, docteur, seulement... dame !

Il est en avance d'un mois !



BON SANG NE PEUT MENTIR

MON oncle Erasme est un de ces types de montagnards de l'Entremont qu'on a plaisir à voir. Court de taille, sec et brun, l'œil vif et malicieux, il se révèle dans l'intimité conteur savoureux à la verve originale. Au cours de son existence paisible et incolore, qui est celle des reclus des hautes vallées, il lui est arrivé de plaisantes aventures qu'il conte avec humour. Ses thèmes favoris sont inspirés des menus faits de cette simple vie, mais il s'en dégage un charme rustique qui vaut bien le gros sel de certaines banalités à la mode. Il vous parlera notamment de combats de reines et des rivalités qu'ils engendrent, de compétitions locales singulières, d'usages bizarres, de traditions curieuses, de légendes naïves, bref tout le répertoire des veillées des mayens. Ses personnages seront toujours des paysans rudes ou matois, politiques par atavisme sinon par nécessité, ou des mulets capricieux et têtus, leurs compagnons de tous les jours.

Cette terre aride et sauvage rivee au roc semble avoir trompé dans le granit les hommes et les bêtes, mais comme la petite fleur du glacier s'épanouit au grand soleil de l'Alpe, l'âme fruste du montagnard s'éveille et rit quand il fait beau.

Les rares incidents pittoresques qui rompent la monotonie de la vie alpestre secouent les échos endormis de la vallée et l'on commente alors à l'ombre des chalets les épisodes passionnants ou burlesques dont « libéraux » ou « conservateurs » sont tour à tour les héros obligés.

C'est ainsi que me furent contées des histoires merveilleuses de curés et de présidents, de conseillers et de bergères, d'ânes mignons et de bovins illustres.

Pour l'heure, j'essaierai de vous narrer brièvement la moins extraordinaire de toutes.

Il y a quelques années, mon oncle Erasme élevait avec amour un belliqueux taurillon de la race d'Hérens, dernier né d'une reine glorieuse, qu'il destinait au plus prochain concours régional.

L'arbre généalogique du jeune prétendant, établi avec soin, révélait une ascendance de « noble lignée ». Pindzon, la mère, avait conquis de haute lutte les palmes royales sur l'alpe de Mazéria. Samson, le père, avait été primé en première catégorie. Quant à la grand'maman, une bonne vieille vache s'il en fut... mais ne parlons pas de la grand'mère pour le moment !

Le génisson avait de l'allure, tête frisée, regard farouche, lignes classiques : il était brun, d'une teinte uniforme et luisante mais, revers de la médaille, il avait le museau blanc ! Le propriétaire ne s'affligeait cependant pas trop de ce détail, car il estimait que les qualités de race du sujet compensaient largement ce vénéil défaut. A ceux qui émettaient des doutes sur l'admission au concours, Erasme répondait avec un petit air mystérieux : « Quand on a une pareille ascendance, on entre partout ! »

Ne dit-on pas, en effet, que les titres de noblesse ouvrent les portes de la société ; il n'y a donc pas de raison pour qu'il en soit autrement parmi la gent bovine domestiquée au service des hommes.

— Et je voudrais bien voir, ajoutait encore l'oncle, qu'on me fit l'affront de refuser Bernard (c'était le nom du taureau) pour ces quelques poils blancs qui ne sauraient sérieusement porter atteinte à la sélection de la race d'Hérens ! M'a-t-on empêché de contracter mariage, moi qui avais des poils gris dans ma moustache ! L'espèce bovine d'abord, l'espèce humaine ensuite ! Quelle dérision !

Le cousin Théodomir, vivante incarnation de l'orthodoxie conservatrice, qui avait entendu ces réflexions subversives de l'oncle Erasme, fit à ce dernier de solennelles remontrances.

— Evite, lui recommanda-t-il, de laisser tomber à l'égard de nos autorités des paroles inconsiderées telles que celles que tu viens de prononcer. La tiédeur de tes convictions politiques produira sur le jury du concours une impression plus défavorable encore que le « vice de forme » du pauvre Bernard. Il te reste un délai de grâce de vingt jours ; mets-le à profit pour te concilier les faveurs gouvernementales ; pendant ce temps, ne manque pas une messe et surtout tiens ta langue au chaud.

Erasme partit d'un éclat de rire.

— Quand je te dis, s'écria-t-il, qu'ils ne pourront l'écarter lorsqu'ils connaîtront son ascendance. Bon sang ne peut mentir !

Devant cette obstination, le cousin Théodomir s'éloigna en haussant les épaules.

Trois semaines plus tard, l'oncle Erasme amenait le taurillon au musée blanc sur le pré de foire de S. où avait lieu, sous la présidence d'honneur du conseiller d'Etat Bénéto, un ressortissant du pays, le concours du bétail de la vallée. Il attache Bernard à la même lignée que ses congénères mâles sous les yeux narquois des spectateurs attirés par les mugissements terrifiant du petit monstre. Après que le vétérinaire eut fait les constatations usuelles, Erasme alla boire un verre au café le plus proche en compagnie d'un ami rencontré sur les lieux.

Lorsqu'il revint, le musée blanc manquait à l'alignement ; on avait tout simplement transféré Bernard en dehors de l'emplacement officiel ; enchaîné à un pieu, le taurillon, qui n'avait pas du tout l'air satisfait de son « splendide isolement », humait le sol de ses naseaux fumants et poussait des beuglements protestataires.

Erasme s'approcha des jurés et leur demanda les raisons de cet ostracisme.

— Question de couleur ! lui répondit-on laco-niquement.

— De couleur !... releva notre homme qui ne voulait entendre raison sur ce point, Bernard serait donc entaché de libéralisme rédhibitoire !

— Il a le museau blanc ! ajouta d'un ton ro-gue celui qui paraissait présider aux délibérations.

Exhibant le certificat d'ascendance ou de légitime filiation, l'oncle Erasme mit alors ce document sous les yeux des experts. Ceux-ci l'ayant parcouru, se regardèrent déconcertés et comme pris de panique.

— Nous allons examiner à nouveau le cas, car il y a erreur évidente, déclara le président sur un ton déférent et épressé qui contrastait avec son attitude antérieure ; qui a bien pu donner l'ordre d'isoler l'animal ? qu'on aille chercher le taurillon et qu'on l'attache en tête de ligne.

Erasme jubilait.

Que pouvait bien contenir le fameux acte d'origine pour changer de façon aussi brusque qu'inattendue la face des choses ?

C'est ici qu'il convient de parler de la grand'mère.

De la grand'mère ?

Mais, oui, parfaitement.

Le certificat attesté en bonne et due forme établissait péremptoirement que Bernard était issu à la seconde génération ascendante d'une « marquise » noire et cornue appartenant au préfet de l'époque aujourd'hui conseiller d'Etat.

C'est ainsi que le taureau fut reconnu pur et sans tache et décoré pour le retour d'une armoirie cantonale.

Quant à l'oncle Erasme, il rentra ce soir-là avec une « fédérale ».

A. Mex.

Ange adoré, pour un regard de toi,

Je donnerais et mon âme et ma foi ;

Je donnerais les splendeurs éternelles,

Les saints concerts des séraphins fidèles...

Je donnerais — mais ce châte d'hiver,

— Diable m'emporte ! — il est pourtant trop cher !...

H. Blanvalet, poète genevois.